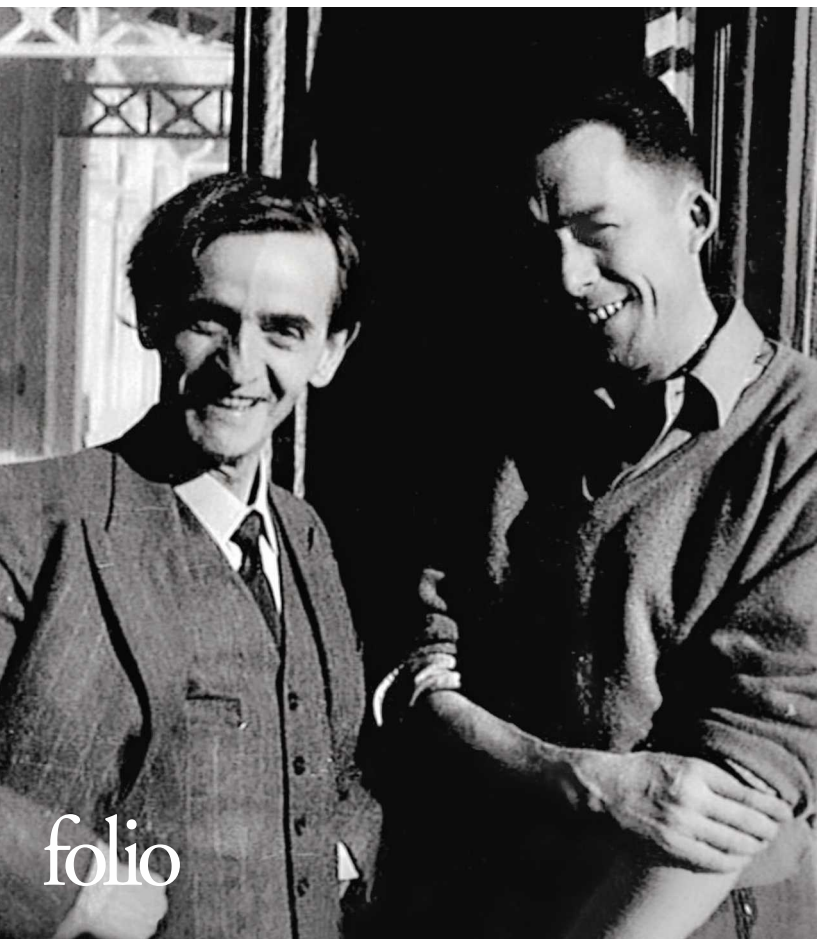


Albert Camus Louis Guilloux

Correspondance

(1945-1959)



folio

COLLECTION FOLIO

Albert Camus
Louis Guilloux

Correspondance

1945-1959

*Édition établie, présentée et annotée
par Agnès Spiquel-Courdille*

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2013.

Couverture : Albert Camus et Louis Guilloux. Fonds Louis Guilloux, Bibliothèques de Saint-Brieuc.

AVANT-PROPOS

C'était bien une musique que j'entendais et elle ne pouvait venir que de lui. [...] C'était une mélodie très tendre et très douce, très lumineuse, qui me sembla empruntée à des chants d'autrefois que j'avais peut-être connus moi-même, qu'il m'était peut-être arrivé de fredonner par certains jours de bonheur, en marchant sur une route, en voguant sur une barque, une mélodie qui peut-être venait de chez moi, mais qui pouvait aussi être étrangère, mais à travers laquelle, je ne sais par quoi, se mêlait étrangement le mouvement des rames au souvenir de l'aubépine, l'idée d'un destin et la douceur d'une caresse, une réconciliation, je ne savais de qui avec qui¹...

Louis GUILLOUX

Le 4 janvier 1960, Louis Guilloux s'effondre : il vient d'apprendre la mort accidentelle d'Albert Camus, son ami, son copain (nous dirions : son

1. « Le Muet mélodieux », nouvelle dédiée par Louis Guilloux à Albert Camus, dans *Les Œuvres libres, revue mensuelle consacrée à l'inédit*, n° 358, mai 1957, p. 71.

pote) ; il part immédiatement pour Lourmarin. Il avait toutes les raisons de penser qu'il mourrait le premier, lui de presque quinze ans l'aîné de celui qu'il n'appelait plus qu'Albert ; l'absence définitive sera blessure irrémédiable.

Ils se sont rencontrés pendant l'été 1945, chez Gallimard, leur éditeur commun. Guilloux a alors quarante-six ans, plusieurs décennies d'engagement et d'écriture, des collaborations régulières à des revues et une œuvre publiée déjà importante — *Le Sang noir* a paru en 1935. Camus a trente-deux ans ; la publication de *L'Étranger* en 1942 et son rôle dans *Combat*, le journal issu de la Résistance, lui valent une notoriété grandissante. Entre eux, les affinités électives s'imposent comme une évidence. Les différences, pourtant, ne manquent pas entre le Breton et l'Algérien — et ne tiennent pas seulement aux ciels qu'ils affectionnent. Tous deux aiment profondément la vie et les hommes ; mais Camus est plus solaire, Guilloux plus habité par le noir ; cependant le premier est rongé par le doute et le second aspire à la lumière.

Leurs différences ne sont rien au regard de ce qui les met en connivence. Tous deux ont eu l'expérience de la pauvreté durant leur enfance, dans des milieux où l'on sait ce que ténacité et fidélité veulent dire ; tous deux ont connu la maladie, qui laisse des traces ; tous deux agissent spontanément pour la justice, la fraternité, mais sans s'affilier à un parti (ou alors, de manière éphémère) ; tous deux ont cet abord chaleureux, direct, qui les rend « aimables » à qui les rencontre : des « merveilles d'hommes » ; tous deux, enfin, ont une même passion de l'écriture, leur *métier* — et, pour eux qui

ont grandi au contact de travailleurs manuels, le mot a une résonance très concrète...

Avant de se rencontrer, ils avaient lu les livres de l'autre ; jouant le rôle de médiateur, Jean Grenier, qui, Briochin lui aussi, connaît Guilloux depuis longtemps, et qui a été le professeur de philosophie de Camus à Alger, leur en a conseillé la lecture. Dans l'autre, ils admirent l'écrivain (et tous deux savent admirer !) avant de rencontrer l'homme ; cette haute estime perdurera, sans jalousie, quelles que soient les différences de leurs trajectoires. Il est émouvant de voir Camus en octobre 1946, auréolé par le succès de *L'Étranger* et peinant à écrire *La Peste*, trouver dans *Le Sang noir* des leçons d'écriture romanesque : « J'ai eu honte et je me suis senti très petit garçon. Je ne connais *personne* aujourd'hui qui sache faire vivre ses personnages comme tu le fais. »

Durant les quelque quinze années de leur amitié, l'un et l'autre voyagent beaucoup, à partir d'un port d'attache : Paris pour Camus, Saint-Brieuc pour Guilloux ; mais celui-ci vient souvent à Paris, pour des périodes de plus en plus longues, jusqu'à ce qu'il s'y installe dans sa chambre de « bon » ; les deux amis s'y voient alors quasi quotidiennement. Leur correspondance porte évidemment la trace de ces changements de rythmes. Pour que l'on n'infère pas de la raréfaction des lettres à telle ou telle époque un affaiblissement de leur lien, nous donnons, dans notre Chronologie finale, les nombreux témoignages que nous avons de leurs causeries chez Gallimard, de leurs promenades et repas dans le quartier, de leurs soirées ensemble, souvent chez Camus (et Catherine Camus témoigne, elle aussi, du bonheur de ces

soirées familiales illuminées par la tendresse et les talents de conteur de Guilloux). On n'en gardera ici que la notation de Guilloux, le 3 mars 1952 : « Ce matin, comme tous les jours depuis que je suis ici, j'ai passé une heure avec Albert, dans son bureau. Quel ami parfait, et quel homme pur ! Je l'aime tendrement et je l'admire, non seulement pour son grand talent, mais pour sa tenue dans la vie¹. » D'aucuns trouveront que Guilloux est plus en attente de lettres et de rencontres que ne semble l'être Camus ; mais celui-ci, outre ses activités multiples, se livre moins, y compris dans ses *Carnets* ; et le simple fait que, dans un emploi du temps surchargé, il donne autant de temps à cette amitié en est à soi seul un gage. Ces deux-là sont tout simplement heureux ensemble et savent se le témoigner ; le 2 décembre 1952, Guilloux note : « Albert partait à dix heures et demie pour Marseille, où il s'embarquera pour Alger. Nous nous sommes quittés fort amis en nous embrassant longuement. Il va me manquer beaucoup². »

Deux rencontres sont plus marquantes. En l'espace de quelques mois, Camus et Guilloux passent plusieurs jours ensemble dans la « patrie » de l'autre : Camus séjourne à Saint-Brieuc avec les Grenier pendant l'été 1947 (Yvonne Guilloux, alors adolescente, garde un souvenir émerveillé de son charme et de ses attentions) ; Guilloux se retrouve avec Camus en Algérie en mars 1948, à l'occasion des rencontres de Sidi-Madani, et Camus l'emène chez sa mère à Alger, ainsi qu'à Tipasa. Jean Grenier, qui reste pour eux une référence

1. Louis Guilloux, *Carnets 1944-1974*, Gallimard, 1982, p. 207.

2. *Ibid.*, p. 231.

commune d'estime et d'amitié, se désole de n'être pas avec eux en Algérie ; mais on imagine les longues conversations à trois à Saint-Brieuc et le plaisir de Grenier à recevoir, en février 1952, des vœux d'anniversaire dans un télégramme signé « Louis et Albert ».

Quand ils sont séparés, la distance est palliée par les lettres. Là encore, rien n'est simple : Guilloux se désole (« je ne sais pas écrire des lettres ») et tarde souvent à répondre, ce dont Camus — et Grenier avec lui — ne s'étonne pas, vu la tendance de leur commun ami à la procrastination. Camus, quant à lui, est souvent débordé par les tâches et soucis de tous ordres (par exemple, se loger à Paris, dans l'immédiat après-guerre, quand on a peu d'argent et deux enfants, n'est pas une mince affaire !). Mais, dès qu'ils le peuvent, les deux amis s'écrivent et leurs lettres sont très révélatrices. Elles disent la montée de l'affection : l'usage réciproque des prénoms (« Camus, Albert », écrit Guilloux le 8 septembre 1946, à quoi fait écho dès le 12 septembre un « Guilloux, Louis », tout aussi émouvant) ; le passage au « tu » (Guilloux le propose le 16 septembre 1946 ; Camus, à qui le tutoiement n'est pourtant pas familier, l'adopte au beau milieu de sa lettre du 24 octobre) ; l'apparition des prénoms dans les apostrophes : on passe des formules convenues (« Mon cher Camus », « Mon cher Guilloux ») à des appellations affectueuses : « Mon vieux Louis », « Mon bon Louis », « Mon Albert » et ce « frère » ou « vieux frère », qui résume tout ; les signatures, elles aussi, en viennent aux simples prénoms.

On s'étonnera : jamais de nuages entre les deux amis ? Certes il arrivera à Jean Grenier de

rapporter les propos d'un Guilloux qui aurait été déçu par l'attitude de Camus. Les reproches « directs », eux, ne sont jamais que des regrets ; ainsi, quand Guilloux note, le 25 juillet 1954, à un moment où il habite dans l'immeuble Gallimard : « [...] j'ai entendu Auguste crier mon nom. Il m'appelait de la cour. Cela n'arrive jamais. Personne ne vient jamais me voir, pas même Albert qui est si souvent dans la maison¹. »

Mais, pour l'essentiel, la correspondance nous fait entrer dans la relation limpide — sans doute unique pour ces deux êtres qui ont pourtant beaucoup d'amis — de deux hommes qui sont aussi deux écrivains. Ils sont en totale confiance l'un par rapport à l'autre ; Camus écrit à Jean Guéhenno en octobre 1945 : « J'ai beaucoup de choses en commun avec vous, mais d'abord une fidélité aux mêmes origines. Voilà pourquoi avec vous, Guilloux, ou d'autres, il me semble que je peux laisser parler un peu ce que j'ai de plus profond². » Ils prennent en compte l'ensemble de la vie de l'autre : Camus s'inquiète de l'asthme d'Yvonne Guilloux et des problèmes financiers de Guilloux ; celui-ci observe Camus avec ses deux enfants, Catherine et Jean ; il s'inquiète pour Francine, qu'il aime beaucoup, et suit attentivement l'évolution de sa dépression. Mais ils ont trop de pudeur, l'un et l'autre, pour aborder, dans leurs lettres, des sujets plus intimes. Ils savent accueillir les amis de l'autre : Camus rencontre longuement Liliani Magrini, l'amie italienne de Guilloux, qui écrit un roman qu'elle aimerait publier en France ; il la conseille et l'aide à publier

1. *Ibid.*, p. 319.

2. Fonds Albert Camus, Correspondance générale.

chez Gallimard. Elle traduira *L'Homme révolté* en italien. Les quelques lettres de Magrini à Camus sont empreintes d'une amitié admirative et joyeuse.

À l'intérieur de cette relation confiante, Camus peut évoquer l'intensité de ses moments de dépression et d'angoisse. Guilloux, quant à lui, parvient à revenir sur ce nœud de douleur et de culpabilité que représente pour lui la mort de Palante, le maître devenu ami avant une incompréhensible brouille, et qui s'est suicidé en 1925. Certes, il avait publié, l'année suivante, un opuscule, *Souvenirs sur Georges Palante* ; mais il n'y sondait ni la brouille ni le suicide de Palante. Peu de temps après leur rencontre, Camus évoque l'éventualité de la réédition chez Gallimard de cet opuscule accompagné de textes de et sur Palante, et précédé d'une introduction de Guilloux. En insistant, amicalement mais fermement, auprès de Guilloux pour qu'il écrive ce texte qu'il ne cesse de remettre, Camus sait sans doute qu'il presse son ami de débrider sa plaie. Effectivement, c'est en écrivant une lettre à Camus, le 10 novembre 1946, que Guilloux réussit à reparler du suicide de Palante ; certes, la lettre, qui se noie progressivement dans un flot de détails, ne donnera jamais naissance à un texte publiable ; mais le fait est là : c'est seulement dans l'adresse à Camus que Guilloux a pu reparler de Palante.

Ces deux hommes qui s'écrivent sont aussi et surtout des lecteurs, des auteurs et des écrivains. Ils se parlent beaucoup de leurs lectures ; ils échangent livres et impressions. Camus est aux aguets de textes à publier ou à republier dans la collection « Espoir » qu'il dirige chez Gallimard ; il déborde d'idées. Guilloux lui fait partager sa connaissance des auteurs russes : les lettres des

premiers mois sont pleines de leurs découvertes sur les anarchistes russes ; nul doute que cela ne nourrisse la maturation des *Justes* chez Camus.

En tant qu'auteurs, ils sont à des places différentes dans le champ littéraire : même si ce sont tous deux des auteurs Gallimard, Camus occupe très vite dans ce champ une place éminente, couronnée par le Prix Nobel de littérature en 1957 ; ce n'est pas celle de Guilloux malgré son prix Renaudot en 1949. Mais cette différence de statut n'affecte pas leur amitié. Camus est de ceux qui, loin de se griser de leur notoriété, la mettent au service de leurs amis. Il facilite la publication de textes de Guilloux dans des revues ; quand il est sollicité pour participer à la direction d'une revue, toujours il associe Guilloux à l'aventure ; on le voit pour *Empédocle* et pour *Caliban*, où leurs deux noms figurent souvent côte à côte. En janvier 1948, il propose à Jean Daniel la reprise de *La Maison du peuple* dans *Caliban* et écrit alors pour son ami la belle présentation qui deviendra la Préface de la réédition en volume en 1953¹. Guilloux, de son côté, dédie à Camus en 1957 un de ses plus beaux contes, *Le Muet mélodieux*. Leur correspondance nous donne un aperçu très vivant du foisonnement des revues dans la France d'après-guerre. Mais ils ne s'attardent pas sur les débats idéologiques qui font rage à Paris : Camus parle de *Combat* parce que Guilloux connaît bien Pascal Pia ; il n'évoque pas Sartre et *Les Temps modernes* (notons toutefois qu'en 1952, ils s'écrivent peu car ils se voient très souvent).

Une bonne part de leur correspondance est

1. Voir Annexes.

consacrée à leur travail d'écrivain. Même si c'est pour des raisons légèrement différentes, Camus et Guilloux ont en commun de devoir arracher le temps nécessaire à l'écriture ; et ils ne cessent de déplorer, dans leurs lettres, les tâches de toutes sortes, les sollicitations extérieures, qui, en les empêchant de se consacrer à l'essentiel, les déposent en quelque sorte d'eux-mêmes. Ils se parlent de ce qu'ils sont en train d'écrire, s'incitent à travailler, se désolent de ne pas avoir le temps de le faire. Et, tout naturellement, quand la genèse de l'œuvre en cours est achevée, ils se soumettent leurs manuscrits et tiennent le plus grand compte des remarques de l'autre ; on regrette, à cet égard, de ne pas avoir les remarques que Guilloux envoie à Camus, en décembre 1946, sur le manuscrit de *La Peste* qu'il vient d'achever ; et on note avec émotion que leurs deux dernières lettres, en novembre 1959, portent sur *Les Batailles perdues* dont Camus a lu l'épais manuscrit dans ces mois pourtant difficiles pour lui. En se lisant mutuellement, ils trouvent dans les textes de l'ami des échos à leurs propres préoccupations : nul doute, par exemple, que le docteur Rieux de *La Peste* ait rappelé à Guilloux son engagement auprès des réfugiés espagnols dans les années 1930 ; nul doute non plus que les questionnements qui traversent *Les Batailles perdues* aient ravivé chez Camus ses interrogations sur l'histoire et sur les « royaumes » qu'elle promet.

Ils se confient mutuellement des papiers importants : début 1952, Camus dépose chez Guilloux « des cahiers de notes, réflexions, etc. portant les dates 1935-1951 » ; et Guilloux note : « Avant de quitter Paris, j'ai fait une chose que, de ma vie, je n'avais encore faite : enveloppé certains papiers,

lettres, carnets de notes, ébauches, etc. avec la recommandation de les remettre à Albert Camus, pour le cas où... ceci, d'accord avec lui, bien sûr¹. » Chacun compte sur l'autre pour être un exécuteur testamentaire fidèle ; Guilloux le sera après 1960, soucieux avec d'autres des problèmes de publication des textes de Camus, mais présent aussi auprès de Francine Camus dans une droiture affectueuse (voir l'Annexe sur l'affaire de la « Société des Amis de Camus » en 1962).

Camus et Guilloux, chacun à sa manière, sont des hommes engagés — et libres à la fois. Jeanyves Guérin écrit : « Leur fraternité repose sur le sentiment d'une expérience partagée. Ce ne sont pas des sectaires, des idéologues et encore moins des esprits manichéens. Ces fils du peuple se sont sentis mal à l'aise dans les coteries du microcosme littéraire et ont pris le parti des pauvres et des persécutés sans s'inféoder à une organisation qui les représente. Ils ont pris le risque, par fidélité à leurs origines, d'être, l'un incompris, l'autre marginalisé². » Certes, Guilloux n'est pas journaliste ; il est moins que Camus aux avant-postes du débat politique et idéologique de l'après-guerre ; mais lui aussi travaille contre les forces de séparation et de mort qui sont à l'œuvre dans le monde bipolaire de la guerre froide. On ne doit pas s'étonner de la quasi-absence du débat politique dans leur correspondance : leurs lettres se situent à un autre niveau de leur rapport à l'existence. Mais on peut imaginer combien ils ont parlé ensemble de la

1. L. Guilloux, *Carnets*, *op. cit.*, p. 203 et 206.

2. Jeanyves Guérin, « Guilloux et Camus : les raisons d'une amitié », *Louis Guilloux écrivain*, Francine Dugast-Portes et Marc Gontard (dir.), PUR, 2000 (« Interférences »), p. 126-127.

situation politique en France et dans le monde : pour ne prendre que deux exemples, la dictature franquiste ne pouvait être pour l'un et l'autre qu'un crève-cœur ; et l'anticolonialisme viscéral de Guilloux, très net dans ses réactions au cours de son voyage en Algérie pour les rencontres de Sidi-Madani, pouvait trouver des échos — dans ses modalités spécifiques — avec les constats accablés de Camus sur la politique française en Algérie. C'est aussi une même sensibilité à l'injustice, une même fraternité avec tous les opprimés qui faisaient sans doute le bonheur de leur « être-ensemble » ; le bref échange qu'ils ont en 1948 sur la bonté est très significatif à cet égard.

En tant qu'écrivains, ils ont en commun le sens de leur responsabilité, la conviction que l'écriture ne peut s'enraciner dans la haine (même si Guilloux se pense moins apte à parler de ceux qu'il aime) ; la certitude, aussi, que leur mission consiste à rendre compte de la douleur des hommes. C'est en relisant *Le Sang noir* de Guilloux, en octobre 1946, que Camus perçoit combien ce point est central pour son ami. Il note dans ses *Carnets* : « Guilloux. La seule référence, c'est la douleur. Que le plus grand des coupables garde un rapport avec l'humain¹ » ; et dans sa « Présentation de Guilloux » dans *Caliban*, en janvier 1948, il souligne leur accord profond sur ce point : « Un jour où nous parlions de la justice et de la condamnation : "La seule clé, me disait-il, c'est la douleur. C'est par elle que le plus affreux des criminels garde un rapport avec l'humain." [...] Un autre jour, Guilloux observait, à propos de l'humeur railleuse d'un de

1. A. Camus, *OC II*, p. 1075.

nos amis, que le sarcasme n'était pas forcément un signe de méchanceté. Je répondais qu'il ne pouvait passer, cependant, pour le signe de la bonté : "Non, dit Guilloux, mais de la douleur à quoi on ne songe jamais chez les autres." J'ai retenu ces mots qui peignent bien leur auteur. Car Guilloux songe presque toujours à la douleur *chez les autres*, et c'est pourquoi il est, avant tout, le romancier de la douleur¹. » Ce trait essentiel de Guilloux est si bien passé chez Camus que celui-ci affirme dans une conférence en décembre 1948 : « Les vrais artistes [...] sont du côté de la vie, non de la mort. Ils sont les témoins de la chair, non de la loi. Par leur vocation, ils sont condamnés à la compréhension de cela même qui leur est ennemi. Cela ne signifie pas, au contraire, qu'ils soient incapables de juger du bien et du mal. Mais, chez le pire criminel, leur aptitude à vivre la vie d'autrui leur permet de reconnaître la constante justification des hommes, qui est la douleur. Voilà ce qui nous empêchera toujours de prononcer le jugement absolu et, par conséquent, de ratifier le châtement absolu². » Nul doute, aussi, que les propos de la conférence de Stockholm, « L'Artiste et son temps », aient puisé de leur force, de leur densité, dans ce que Camus a appris — ou dont il a trouvé confirmation — au contact de Guilloux. L'amitié, c'est aussi ce chant profond qui devient commun.

Agnès SPIQUEL-COURDILLE

1. Voir le texte intégral en Annexes.

2. A. Camus, conférence du 13 décembre 1948 à la salle Pleyel, « Le Témoin de la liberté », reprise dans *Actuelles*, OC II, p. 494.

AVERTISSEMENT ET REMERCIEMENTS

Pour Camus, les renvois se font à l'édition de ses *Œuvres complètes* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » chez Gallimard (I et II en 2006 sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi ; III et IV en 2008 sous la direction de Raymond Gay-Crosier), indiquée par *OC* suivi des indications de tome et de page. Pour Guilloux, dont on n'a pas (encore ?) édité les *Œuvres complètes*, les renvois se font aux publications successives et à ses manuscrits (fonds Louis Guilloux, médiathèque de Saint-Brieuc — cotes entre crochets, commençant par [LG]).

En accord avec les responsables des fonds, et pour éviter des [*sic*] disgracieux, les quelques fautes d'orthographe ont été corrigées, et les usages typographiques (en particulier celui des tirets) ont été modernisés.

Je ne pourrai jamais dire tout ce que ce travail doit à la compétence et à la disponibilité de Marcelle Mahasela et d'Arnaud Flici, respectivement responsables du fonds Albert Camus et du fonds Louis Guilloux ; je dirai seulement qu'ils font admirablement leur métier.

Merci également à ceux qui m'ont apporté leur témoignage sur l'amitié exceptionnelle qui a uni Camus et Guilloux, au premier rang desquels Catherine Camus et Yvonne Guilloux — et aussi Roger Grenier et Yves Jaigu (mort quelques jours après le lumineux entretien qu'il m'avait accordé et dont je salue ici la mémoire).

Merci enfin à tous ceux qui m'ont fourni de précieux renseignements, en particulier Guy Basset et Philippe Vanney — et aussi aux Amis de Louis Guilloux à Saint-Brieuc.

A. S.-C.

CORRESPONDANCE

1. — LOUIS GUILLOUX À ALBERT CAMUS

Jeudi 21 novembre 1945

Cher Camus,

Ceci n'est point du tout la lettre que je comptais vous écrire, et que je vous écrirai d'ailleurs sans tarder, ce n'est qu'un mot pour vous dire que me trouvant assez mal en point par suite d'un coup de froid, j'ai renoncé à la Bourgogne, et suis rentré tout droit à Saint-Brieuc (pour y trouver ma fille malade, autre raison du retard à vous écrire.) — J'étais désolé de ne pas vous revoir et de ne pas aller à Bougival. Mais ce sera pour bientôt — Il va me falloir sans doute retourner à Paris prochainement, et y trouver un toubib qui sache soigner l'asthme, maladie de ma fille¹ — Je crains fort de rencontrer pas mal de difficultés. Les toubibs ne connaissent pas grand-chose à cette maladie-là.

Je n'oublie rien de tout ce que nous avons dit, et j'attache à notre rencontre la plus grande importance — Il y avait longtemps que pareille chose ne m'était pas arrivée. J'ai beaucoup pensé à vous

depuis, et je vous ai lu (sauf *L'Étranger*, que j'attends) — De tout cela, nous reparlerons.

Aussi des « anonymes² » — Je vous enverrai un texte sans tarder.

Je voudrais bien, également, que vous songiez à retrouver l'article que vous avez écrit sur *Le Sang noir*³.

À bientôt, j'espère. Je ne puis vous en écrire plus long pour aujourd'hui, pardonnez-moi, et n'y attachez pas d'importance. Je tiens à vous dire, une fois pour toutes, que je suis votre ami.

Louis Guilloux

1. Yvonne Guilloux, née en 1932, aurait besoin d'une cure à cause de son asthme (voir lettre suivante).

2. À de nombreuses reprises jusque début 1947, les deux écrivains évoquent ce projet d'une collection d'ouvrages anonymes chez Gallimard. Camus songe à en faire une série de « Chroniques » incluse dans la collection « Espoir », qu'il dirige chez Gallimard depuis 1945. Le projet ne se réalisera pas. Pourtant, le *Bulletin de la NRF* de juillet 1947 indique, pour la collection « Espoir » : « A) Œuvres d'imagination B) Essais philosophiques C) Chroniques. Dans cette série paraîtront des "Écrits anonymes". » L'annonce n'est plus reprise dans les *Bulletins* suivants. Cependant, l'organisation de la collection « Espoir » en ces trois séries apparaît encore sur les quatrièmes de couverture de plusieurs volumes de la collection jusqu'en 1953 ; d'abord liée à l'idée d'« écrits anonymes », la troisième série ne s'intitule plus que « Chroniques » pour accueillir, en 1950, *Tu peux tuer cet homme...*, *Scènes de la vie révolutionnaire russe*, textes choisis, traduits et présentés par Lucien Feuillade et Nicolas Lazarévitch, avec un Avertissement de Brice Parain (voir la lettre du 8 septembre 1946, note 6) ; à partir de 1953, la notion d'« écrits anonymes » disparaît définitivement.

3. Nous n'avons pas trouvé trace de cet article. C'est d'un texte sur *Le Pain des rêves* qu'il sera question à la lettre suivante, mais Camus ne le retrouvera pas.

7 décembre [1945]

Cher Guilloux,

Merci de votre lettre et du Bakounine². J'ai regretté de ne pas vous avoir à Bougival³. Mais je sais que rien n'est facile en ce moment. Je suis heureux, très heureux de ces commencements d'amitié⁴. J'ai cent raisons de me sentir près de vous et j'espère que la vie me permettra de vous le prouver.

La *Confession*⁵ est un document extraordinaire. L'explication que donne le traducteur est tout à fait insuffisante. C'est bien plus compliqué que cela et j'y réfléchis sans parvenir à trouver d'interprétation satisfaisante.

N'oubliez ni les anonymes ni votre livre pour la collection⁶. L'article que j'avais fait pour *Le Pain des rêves*⁷ se trouve en Algérie, hélas ! Il sera difficile à retrouver.

J'attends votre lettre mais je voulais vous assurer de ma fidèle pensée. Votre ami

Albert Camus

1. La lettre est adressée au « 12, rue Lavoisier » ; pour cette première lettre, Camus s'est trompé : Guilloux n'habite pas au 12 mais au 13 rue Lavoisier ; dès la lettre suivante, l'erreur sera rectifiée. Le papier est à en-tête de *Combat* ; Camus est le rédacteur en chef de ce journal issu de la Résistance, auquel il a commencé à participer dans la clandestinité en 1943.

2. Michel Bakounine (Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounin, 1814-1876) est un révolutionnaire russe, théoricien de l'anarchisme et promoteur d'un socialisme libertaire. Guilloux a prêté à Camus la *Confession* de Bakounine (voir note 5).

3. Un peu avant la naissance des jumeaux, Catherine et Jean, le 5 septembre 1945, Albert et Francine Camus se sont installés

à Bougival (26, rue du Chemin-de-Fer), dans une maison au bord de la Seine prêtée par Guy Schoeller, ami de Michel Gallimard. Ils y resteront jusqu'au début 1946.

4. La première rencontre des deux écrivains s'est produite pendant l'été 1945, chez Gallimard, à l'instigation de Jean Grenier.

5. Michel Bakounine, *Confession*, traduit du russe par Paulette Brupbacher, Rieder, 1932. En 1852, prisonnier depuis plusieurs années dans la forteresse Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg, Bakounine écrit au tsar en feignant le remords pour ses crimes de manière à obtenir sa déportation en Sibérie ; cette lettre lui sera beaucoup reprochée.

6. Camus songerait donc à publier à la fois un livre de Guilloux dans sa collection « Espoir », et un texte du même dans ce recueil de textes anonymes, dont il a le projet.

7. Camus a lu *Le Pain des rêves* de Guilloux dès sa parution. C'est Jean Grenier qui lui signale, le 19 août 1942, ces « souvenirs d'enfance très réussis » ; le 6 septembre, du Panelier (en Haute-Loire) où il vient d'arriver pour se soigner, Camus lui écrit : « J'ai lu le très beau livre de Guilloux. Peut-être son accent m'a-t-il plus touché que d'autres. Je sais aussi ce que c'est. Et comme je comprends qu'aussi à l'âge mûr un homme ne trouve pas de plus beau sujet que son enfance pauvre ! La critique en zone libérée a été stupide pour *Le Pain des rêves*. On dirait que ça les gêne, la pauvreté des autres. Le mieux serait de n'en pas parler ou d'en parler comme les journaux. Et pourtant ! » (Albert Camus et Jean Grenier, *Correspondance 1932-1960*, avertissement et notes par Marguerite Dobrenn, Gallimard, 1981, p. 72 et 75). Même s'il ne dispose plus d'un journal où faire paraître ses comptes rendus, comme il l'a fait en 1938 et 1939 dans le « Salon de lecture » d'*Alger républicain*, il a pu écrire immédiatement un article sur ce livre qu'il aimait. Nous n'avons pas retrouvé ce texte.

3. — LOUIS GUILLOUX À ALBERT CAMUS

13, rue Lavoisier
Saint-Brieuc
26 décembre 1945

Mon cher Camus,
Je pensais bien que la *Confession* de Bakounine vous intéresserait. C'est en effet un morceau

Albert Camus Louis Guilloux

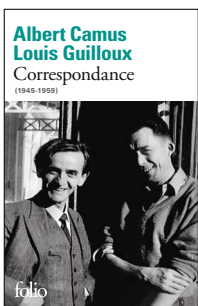
Correspondance (1945-1959)

Édition établie, présentée et annotée par Agnès Spiquel-Courdille

« Cher Guilloux,

À propos du *Sang noir*, j'y ai remis le nez, poussé par l'amitié. J'ai eu honte et je me suis senti très petit garçon. Je ne connais personne aujourd'hui qui sache faire vivre ses personnages comme tu le fais. Il n'y a plus de romanciers parce que nous n'écrivons plus avec le cœur et la tendresse. Enfin, j'en étais tout remué. »

L'un est breton, l'autre algérien, Guilloux est habité par le noir et aspire à la lumière, quand Camus, plus solaire, est rongé par le doute. Pourtant, lorsqu'ils se rencontrent à Paris en 1945, une amitié se noue immédiatement entre les deux écrivains. Ces fils du peuple, qui ont connu la pauvreté, sont animés par l'esprit de justice et de fraternité. Cette correspondance croisée ponctue quinze années d'une profonde affection, nourrie d'innombrables causeries, lectures, promenades et repas partagés.



Correspondance (1945-1959)
Albert Camus et Louis Guilloux

Cette édition électronique du livre
Correspondance (1945-1959)
d'Albert Camus et Louis Guilloux
a été réalisée le 9 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072876349 - Numéro d'édition : 360941).
Code Sodis : U30429 - ISBN : 9782072876370.
Numéro d'édition : 360944.